

Laure MURAT, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon.  
Pour une histoire politique de la folie*

Paris, Gallimard, 2011

Clément Weiss

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/665>

ISSN : 2105-2557

**Éditeur**

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

**Référence électronique**

Clément Weiss, « Laure MURAT, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie* », *La Révolution française* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 15 septembre 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/665>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© La Révolution française

---

# Laure MURAT, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie*

Paris, Gallimard, 2011

Clément Weiss

---

## RÉFÉRENCE

Laure MURAT, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, 2011

- 1 « Oui, le grand Napoléon / Est un grand caméléon », c'est probablement en partie à cause de ce refrain que le poète Théodore Desorgues fut interné à Charenton en 1805. Plus de deux siècles après, les graphistes des éditions Gallimard lui rendent un subtil hommage en usant d'une typographie caméléon : N orange, A rose, P violet, O orange, L rose, E orange, O violet, N orange. Il convient de bien saluer l'à-propos du choix éditorial consistant à affubler d'une couverture carnavalesque un ouvrage qui entend s'écarter des approches qui « donnent de la folie une image comique » (p. 188). Heureusement, le sous-titre écrit en petit caractère rose vient rappeler qu'il s'agit d'œuvrer *Pour une histoire politique de la folie*. Tout un programme pour un auteur qui a déjà publié en 2001 un ouvrage remarqué sur *La Maison du docteur Blanche : histoire d'un asile et de ses pensionnaires, de Nerval à Maupassant*, récompensé du Goncourt de la biographie et du Prix de la critique de l'Académie française. Laure Murat délaisse ici le genre de la monographie pour se consacrer à un « essai » né d'une question : « Comment délire-t-on l'histoire ? ». L'incipit suffit à nous convaincre que loin d'être « absurde et vague », ce questionnement offre à l'historien un programme particulièrement stimulant : « Quel impact les événements historiques ont-ils sur la folie ? Dans quelle mesure et sous quelles formes le politique est-il matière à délire ? Peut-on évaluer le rôle d'une révolution ou d'un changement de

régime dans l'évolution du discours de la déraison ? Quelles inquiétudes politiques et sociales les délires portent-ils en eux ? ». Invoquant *l'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari, pour qui le délire est « l'investissement inconscient d'un champ social historique », Laure Murat entend mettre à l'épreuve le jugement du docteur Esquirol qui affirmait en 1816 que « l'influence de nos malheurs politiques a été si constante que je pourrais donner l'histoire de notre révolution, depuis la prise de la Bastille jusqu'à la dernière apparition de Bonaparte, par celle de quelques aliénés dont la folie se rattache aux événements qui ont signalé cette longue période de notre histoire » (p. 13-14). Pour cela, « il fallait remonter à la source, analyser les motifs d'admission et les diagnostics, reprendre un à un les dossiers médicaux et questionner la clinique », postulat méthodologique discutable qui identifie histoire de la folie et histoire de l'institution asilaire, mais qui a le mérite d'isoler un corpus cohérent : après avoir dépouillé les archives d'une maison de santé privée dans *La Maison du docteur Blanche*, Laure Murat s'attaque à la masse des archives des grands établissements publics de la région parisienne : Bicêtre, la Salpêtrière, Sainte-Anne et Charenton, sur une période chronologique allant de 1789 à 1871. Ce choix valorise à dessein les turbulences révolutionnaires et donne corps à l'affirmation de Freud selon laquelle le peuple français était « le peuple des épidémies psychiques, des convulsions historiques de masses » (p. 222).

- 2 Immanquablement, écrire une histoire de la folie suppose de prendre position face à une historiographie qui en impose. Face à Foucault d'abord, à qui Laure Murat rend un hommage obligé tout en lui reprochant d'avoir donné un « sens invariant », une « univocité historique » à la notion de folie (p. 32-33) ; mise à distance nécessaire, mais insuffisante puisque « le rire »<sup>1</sup> qui marque la captation opérée par Foucault se fait parfois entendre au détour d'une page, comme lorsque Laure Murat voit dans le « modèle d'asservissement et d'abrutissement réglé » qui devient la norme dans les asiles au début du XIX<sup>e</sup> siècle le signe de l'émergence d'une nouvelle forme de rapport de pouvoir « sur laquelle s'engage le XIX<sup>e</sup> siècle d'un pas assuré » : l'aliénation (p. 161). Cette conclusion porte également la trace de l'ouvrage publié en 1980 par Marcel Gauchet et Gladys Swain dans lequel l'asile devient un espace « d'exemplarité » pour « circonvenir l'individu en totalité, pour pénétrer ses plus secrets ressorts et pour efficacement agir sur lui »<sup>2</sup>. Si Laure Murat n'adhère pas totalement à l'idée que l'asile fut le laboratoire du totalitarisme – idée symptomatique du paradigme Furet – elle reconnaît tout de même « la connivence très précoce de la psychiatrie avec la tentation totalitaire » (p. 279). Enfin, son ouvrage doit beaucoup aux travaux de Jan Goldstein sur la naissance du cadre épistémologique et professionnel de la psychiatrie<sup>3</sup>.
- 3 Le premier chapitre joue sur les différentes façons de « perdre la tête » en mettant en relation l'institutionnalisation de la guillotine et l'œuvre de Philippe Pinel, principal théoricien et praticien français du « traitement moral ». La thèse de Laure Murat est que ces deux phénomènes sont intimement liés : « si éloignées que puissent être la prise en charge des fous et la décollation des ennemis de la Révolution, l'élaboration d'une discipline de soins et la fabrication d'une machine de mort, la psychiatrie et la guillotine partagent de s'attacher à la relation de la tête et du corps, de leur lien ou de leur divorce, de l'intégrité du moi et de la conscience » (p. 57). Ces deux inventions conjointes témoigneraient de l'émergence d'un nouveau paradigme fondé sur la médicalisation : « la médecine, sœur de la philosophie » est désormais posée comme la « discipline instrumentale, organisatrice et commentatrice, qui arbitre la vie et la mort » (p. 55). Puisqu'il s'agit d'écrire une histoire « politique » de la folie, Laure Murat n'a de cesse de

souligner la dimension politique du traitement moral en étudiant la biographie de son instigateur. Remarquant que « l'opportunisme de Pinel a souvent été avancé par les historiens », l'auteur propose de lire plutôt dans son action une entreprise délibérée, le traitement moral apparaissant comme une « méthode située à l'articulation même du médical et du politique, dont Pinel a suffisamment souligné la solidarité et la fraternité » (p. 72). On peut cependant regretter que Laure Murat rejoigne *in fine* la thèse de Swain et Gauchet en considérant que le « patriotisme » de Pinel « s'accorde avec une lecture de l'asile comme modèle du jacobinisme centralisé, où les aliénés sont *gouvernés* et l'ordre maintenu par une *police intérieure*, sous la direction d'un seul homme qui concentre tous les *pouvoirs* » (p. 77). Certes, Pinel lui-même mêle dans sa théorie « consolation et domination, bienveillance et intimidation » (p. 72) et va jusqu'à écrire que le malade doit être subjugué à l'aide d'un « appareil imposant de terreur » (p. 75). Qu'une « contradiction innerve toute l'histoire du traitement moral », le faisant osciller entre ce que Jan Goldstein appelle la « douceur »<sup>4</sup> et la réalité des pratiques (contrainte physique, conditionnement...), la chose est entendue ; le problème réside dans l'usage qui est fait de cette contradiction : plutôt que d'y voir le signe d'une méthode encore perfectible, Laure Murat y lit la raison de « l'échec que l'on sait » (p. 77) – suivant en cela la lecture de Marcel Gauchet et Gladys Swain qui n'est autre que l'interprétation qu'ont forgée dans leurs rapports les fossoyeurs du traitement moral, les médecins du début du XIX<sup>e</sup> siècle comme Royer-Collard et Esquirol tenants d'une médicalisation du traitement destiné aux aliénés. L'« échec » du traitement moral est un échec politique et institutionnel avant d'être un échec thérapeutique.

- 4 En ce qui concerne l'œuvre de Pinel elle-même, Laure Murat considère que son principal mérite est d'avoir fait entrer les « causes de la Révolution » dans l'étiologie de la folie à l'occasion du rapport qu'il dresse sur les aliénés de Bicêtre lors de sa prise de fonction en septembre 1793. Le fait marquant est épistémologique : désormais le politique est avancé comme facteur aggravant ou atténuant, mais aussi comme cause de la folie. Il est dommage que cette partie se contente d'une synthèse des écrits de Pinel (notamment de ses célèbres études de cas). Ainsi, lorsqu'elle replace la pensée de Pinel dans « ce basculement capital d'une conception kantienne de la folie comme Autre de la raison à une vision hégélienne de la folie comme un “dérangement de l'esprit”, une simple “contradiction dans la raison encore présente” » (p. 73), Laure Murat n'en tire pas toutes les conclusions. S'il s'agit de reprendre langue avec la folie, qu'en est-il du statut du malade, de sa liberté, de ses droits et de ses devoirs ? Est-il un citoyen à part entière, un citoyen en puissance ou – à l'instar de l'étranger pour Sophie Wahnich – un « impossible citoyen »<sup>5</sup> ? Jan Goldstein voyait dans la « douceur » du traitement moral offert à l'insensé une manière de ratifier « son statut de semblable et sa capacité conséquence à la liberté » : « Quand la privation de liberté est inévitable », la douceur est offerte « en compensation – comme une reconnaissance du droit à la liberté qui, bien qu'abrogé, réside encore potentiellement dans l'individu qui “a perdu l'usage de la raison”. »<sup>6</sup>
- 5 Le chapitre se conclut sur le « spectre de la guillotine », « visage » de la terreur dans le délire des aliénés et la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce traumatisme « s'incarne dans une forme géométrique abstraite épousant les contours d'une machine très concrète » (p. 92). On peut s'étonner de l'identification qui est faite entre la guillotine et la Révolution – la présence de la machine dans les délires tout au long du siècle étant interprétée par Laure Murat comme une preuve de la persistance du traumatisme révolutionnaire – puisque, jusqu'à preuve du contraire, la Révolution n'a pas eu le monopole de l'usage du « rasoir

national ». En outre, si on est enclin à suivre Laure Murat dans l'idée que le caractère machinique de la guillotine frappe l'imagination, on voit mal le lien entre cette dimension traumatique et « l'histoire politique » de la folie ; les exemples littéraires développés (Dumas, Villiers de l'Isle-Adam...) semblent davantage relever d'une esthétisation du macabre finalement assez innocente. À l'inverse, des textes contemporains de la Révolution et *a priori* plus chargés politiquement sont soit ignorés – pensons à la pièce sur la folie du roi Georges d'Angleterre que Lebrun-Tossa fait représenter en l'an II<sup>7</sup> – soit négligés – le conte monarchique *Voyage du Diable et de la Folie comme causes des Révolutions* cité page 87 aurait par exemple mérité plus ample développement.

- 6 Le second chapitre questionne le brouillage de la frontière séparant maison de santé et prison. Les lettres de cachet sous l'Ancien Régime étaient déjà un moyen commode de se débarrasser d'un individu gênant en le faisant interner comme fou, mais les liens entre la police et le monde médical se resserrent à partir de 1793 et plus encore sous le Consulat et l'Empire, lorsque le régime traque ses opposants réels ou supposés. Ainsi, le 6 août 1793, le jour où Pinel est nommé officiellement à Bicêtre, la maison Belhomme – jusque-là maison de santé privée – est transformée en prison « sur ordre de la Terreur » (p. 111, remarquons au passage cette expression saisissante qui témoigne d'une méconnaissance totale de la réalité institutionnelle révolutionnaire, la Terreur n'ayant jamais été mise à l'ordre du jour). Si dans un premier temps l'internement pour fait politique semble réservé aux comploteurs, il s'étend sous la Restauration et la monarchie de Juillet aux simples délits d'opinions. Comme le remarque pertinemment Laure Murat la confusion à l'œuvre ici n'est pas double (maison d'arrêt/maison de santé, fou/opposant politique), mais triple car les aliénistes jouent eux-mêmes un rôle ambigu, d'un côté ils coopèrent avec le pouvoir en accueillant dans leurs établissements des détenus politiques, de l'autre ils semblent enclins à protéger les « patients » qui leur sont confiés, voire à les aider à s'évader (p. 125-128). Toutefois, l'auteur constate que les archives obligent à la plus grande prudence. Trop lacunaires ou lapidaires, elles empêchent toute estimation chiffrée du nombre d'opposants internés comme fous ; trop ambiguës, elles empêchent tout jugement définitif sur un cas : « rien ne ressemble plus à un internement arbitraire qu'un certificat psychiatrique en bonne et due forme ». Aucun document ne permet ainsi de savoir précisément si le poète Théodore Desorgues a été interné uniquement pour ses mots contre Napoléon ou si les propos incohérents qu'un rapport de police lui prête ont joué. Le registre des archives de Charenton consacré à Jacob Dupont est ainsi un document unique car il présente la particularité « d'être *uniquement* fondé sur la dimension subversive d'un athéisme revendiqué » sans même que soient consignés les actes de démence au demeurant bien réels de Dupont (p. 128-136).
- 7 Les pages 136 à 161 sont consacrées au plus célèbre des internés, le marquis de Sade, et à la relation triangulaire qui se noue entre l'écrivain, le directeur de Charenton Coulmier et le médecin Royer-Collard. Laure Murat tend à considérer la politique menée par Coulmier – qui consiste à limiter la part du médical et à laisser une grande place à l'expression des malades (notamment à travers la création de spectacles) – comme anachronique et condamnée par l'histoire puisqu'elle cite Gladys Swain et Marcel Gauchet pour qui Charenton est « l'ultime et vaine citadelle d'une idée morte »<sup>8</sup>. Elle participe cependant d'une redécouverte de la personnalité et de l'action d'un Coulmier longtemps ravalé au rang de « charlatan ». On reste cependant dubitatif devant sa conclusion : Charenton serait une « anomalie historique » car Coulmier et Sade – « deux libertins » et « deux aristocrates » – y auraient ranimé un monde mort ignorant « la moralité bourgeoise du

nouvel ordre disciplinaire » (p. 157), si bien que « l'intolérable, pour les fonctionnaires de l'Empire et leurs successeurs, c'était l'ouverture, dans le monde fort clos de l'asile, que représentait cette "autre scène", libre de tout contrôle idéologique, où Sade réhabilitait ce que la fête révolutionnaire et la propagande impériale, dans la raideur abstraite de leurs poses néoclassiques, avaient concouru à écraser : la matérialisation des corps et la circulation du désir ». Dans une communication sur Coulmier prononcée le 19 octobre 2011 à l'occasion du séminaire de l'Institut d'histoire de la Révolution française « Affreux, sales et méchants, les "chiens" de la République », Jean-Luc Chappey a reproché à Laure Murat de se perdre dans une « esthétisation » bien éloignée de la réalité politique de la querelle de Charenton. Face à Coulmier qui n'est pas un médecin, mais un administrateur nommé par le Directoire, le médecin Royer-Collard, créature de l'administration impériale (il est notamment le protégé de Portalis), incarne la reprise en main du savoir opérée sous l'Empire. Champion de la médecine moderne, il participe au grand mouvement d'exclusion qui accompagne la professionnalisation du secteur médical et rejette comme charlatanisme de nombreuses expériences, en particulier le traitement moral. La figure de Sade et les spectacles joués à Charenton servent alors de prétexte pour dénoncer la permissivité, l'inefficacité voire l'immoralité de ce traitement. De Royer-Collard à Swain et Gauchet, la condamnation de l'expérience de Coulmier se confond souvent avec une négation des expériences innovantes tentées sous la Révolution. Par l'espace qu'il ouvrait à la participation des malades, Charenton n'était pas un scandale esthétique ou moral, mais bien un scandale démocratique.

- 8 Le chapitre éponyme consacré à ces hommes qui se prenaient pour Napoléon est sûrement le plus stimulant de l'ouvrage car la réflexion menée autour du délire de puissance des aliénés s'inscrit dans une analyse plus large de la folie des grandeurs du XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur pose la « monomanie orgueilleuse » en « maladie d'époque, comme le sera l'hystérie dans la Vienne fin-de-siècle », à la fois « symptôme » et « réponse » « d'une société où triomphent l'argent et l'ennui » (p. 172). Des contemporains aussi différents que Musset et Esquirol partagent ce jugement repris par Jan Goldstein qui affirme que cette pathologie correspond « jusqu'à la caricature à une tournure d'esprit et à un modèle comportemental prévalents dans la société bourgeoise naissante »<sup>9</sup>. On peut néanmoins regretter que ce concept de maladie de civilisation ne soit pas davantage défini et interrogé. La question du processus d'invention de la « monomanie ambitieuse » reste pendante : par quels procédés le discours médical force-t-il les cas qu'il reconnaît comme exemplaires afin d'étayer sa théorie ? En d'autres termes, il s'agirait de savoir si chaque époque se choisit « sa » maladie de civilisation selon l'image qu'elle se fait d'elle-même (la question valant aussi pour l'hystérie à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle ou pour le cancer de nos jours).
- 9 Laure Murat remarque une concomitance frappante entre le triomphe de l'individualisme, l'apparition d'un genre nouveau de héros à la personnalité hors-norme (Vautrin, Monte-Cristo), la postérité de « la figure messianique de Bonaparte » et la multiplication des cas de « monomanie ambitieuse » qui peuplent les asiles d'empereurs de l'univers (p. 173). Le XIX<sup>e</sup> siècle serait le siècle « des démiurges et des demi-dieux, des œuvres mondes et des cycles romanesques monumentaux, de la démesure et, surtout, de l'identification ». Cette idée d'« identification » est fondamentale car elle interroge à la fois le rapport que le siècle peut entretenir à la lecture et à la fiction (l'auteur aurait sûrement gagné à rapprocher les remarques qu'elle livre aux pages 174-178 des travaux de Judith Lyon-Caen sur les pratiques d'identification des lecteurs de romans<sup>10</sup>) et la

prééminence de la figure de l'empereur comme matrice des fantasmes. C'est sur ce dernier point que l'analyse de Laure Murat se fait la plus fine. S'étonnant du fait qu'on s'identifie bien plus à Napoléon qu'à Louis XVII ou Louis-Philippe, elle jette un jour nouveau sur l'« extralucidité que l'on prête aux fous », l'interprétant comme la preuve de la dimension imaginaire qu'exerce (ou ne parvient pas à exercer) le pouvoir. En effet, trop bourgeois et finalement trop ordinaire, Louis-Philippe n'est pas un roi « délirable » (p. 179, le même constat semble d'ailleurs valoir pour Napoléon III). Quant à Louis XVII, s'il attire l'intérêt de plusieurs usurpateurs célèbres, il est en réalité une figure trop secrète et absente pour véritablement pénétrer l'imaginaire : « Louis XVII ne fait pas *image*, au contraire, et ô combien, de Napoléon ». Son impact imaginaire, Napoléon le doit à son parcours ; il est l'usurpateur par excellence, celui qui s'est construit lui-même et dont la légitimité n'est pas « *héritée* mais *acquise* par les armes et le génie politique » (p. 200) et c'est à ce titre qu'il offre un support aux revendications les plus folles. D'ailleurs, « on délire le titre et la fonction, mais pas la personne du souverain régnant, qui n'est jamais caractérisé » (p. 198), ce qui signifie qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre l'aliéné qui se dit « empereur » et celui qui se dit « Napoléon Ier » ou « Napoléon II ». Cette conclusion aurait sans doute mérité d'être rapprochée des pages de l'*Anti-Œdipe* traitant d'une « théorie du nom propre » selon laquelle on s'identifie moins aux personnes historiques qu'aux « noms de l'histoire ». Les noms, « dans leur magie propre », font office de « champs d'intensité », on ne doit pas les concevoir en terme de représentation (autrement dit, on ne se prend pas pour le personnage historique dont on s'approprie le nom), mais en terme d'« effet » : « il en est en histoire comme en physique », il y a un effet Jeanne d'Arc, un effet Héliogabale, un effet Napoléon comme il y a un effet Joule. L'effet du nom, c'est « ce toujours-plus de réalité » qui réduit la polyvocité des événements ou des personnalités à quelques éléments « simples et univoques »<sup>11</sup>. Le nom propre Napoléon condenserait ainsi l'ambition, la puissance et la gloire. C'est peut-être dans cette voie qu'il faut envisager la dimension proverbiale qui entoure les Napoléon des asiles.

- 10 Le cœur de la réflexion des quatrième et cinquième chapitres porte sur l'assimilation des passions révolutionnaires et de la folie. C'est l'occasion pour Laure Murat de poser une question qui n'est candide qu'en apparence : « pourquoi la violence des insurrections est-elle toujours associée à la folie, quand celle de la répression ne l'est jamais ? » et d'inviter à considérer dans sa dimension psychiatrique le concept de « raison d'État » (p. 270). Les discours de contemporains comme Lamartine, Tocqueville ou Maxime du Camp opposent la frénésie des barricades et la méthode de Cavaignac ou des Versaillais, il y a là un conditionnement de pensée qui mérite d'être déconstruit. À ce titre, l'exemple de Théroigne de Méricourt est éclairant : Laure Murat montre comment les écrits d'Esquirol construisent la figure de la furie révolutionnaire en articulant « violence révolutionnaire, démence, animalité ». L'astuce de l'aliéniste consiste à faire de la Révolution le nerf de la folie de Théroigne de Méricourt alors qu'il semble que la Révolution a plutôt été le champ d'investigation d'une démence préexistante (p. 224-236). Le cas Théroigne de Méricourt s'inscrit dans un vif débat qui agite le milieu médical au début du XIX<sup>e</sup> siècle sur la pertinence de la corrélation entre épisodes révolutionnaires et augmentation du nombre de fous. Laure Murat conclut à une sorte d'« illusion d'optique entre les lettres et les chiffres, l'ampleur (réelle) des discours et une augmentation (illusoire) du nombre de fous », c'est-à-dire que la teneur idéologique des délires d'un petit nombre de patients hante les médecins au point de donner l'impression d'une effroyable épidémie (p. 252). Chaque nouvel épisode révolutionnaire accrédite la thèse des partisans d'une assimilation



entre folie et révolution. 1848 conduit ainsi à un intérêt croissant pour la folie féminine à l'aune de la figure de la quarante-huitarde (p. 255-260). Ce passage contient notamment une remarquable analyse de cette forme littéraire singulière qu'est la transcription d'un délire. Comme le suggère Laure Murat aux pages 188-189 en notant que la réduction de la folie à des historiettes plaisantes est une stratégie de coercition, ces archives peuvent s'envisager comme le lieu d'un rapport de pouvoir entre deux discours, rapport faussé, bien évidemment, puisque dans les archives la folie n'existe que capturée par la savoir.

- 11 Les réflexions médicales aboutissent logiquement à la constitution de théories psychiatriques, telle celle centrée autour du concept de « maladie démocratique » élaboré dans sa thèse de médecine par l'Allemand Carl Theodor Groddeck en 1850 et récupéré en France par Alexandre Briere de Boismont, auteur d'une longue recension de l'ouvrage de Groddeck. Briere de Boismont va jusqu'à proposer une lecture « aliéniste » de la gauche de 1848, lecture qu'il radicalisera encore après la Commune (p. 272-281).
- 12 Or, cette « maladie démocratique » apparaît souvent sous la plume de ses théoriciens représentants de la « science bourgeoise » comme une « maladie de classe, celle du prolétariat » (p. 281). Laure Murat enchaîne donc par un développement sur l'asile comme refuge de la misère. Elle lit comme une traduction de la grande peur de la bourgeoisie la confusion entre maison de santé et maison de charité ou de correction qui semble perdurer au moins jusqu'au début de la IIIe République. On reste cependant circonspect face au caractère quasi tautologique de la démonstration puisque Laure Murat est obligée de concéder que « l'effet de loupe produit par les archives de Bicêtre et de la Salpêtrière » sur la part des indigents dans la population internée est dû au fait que ces établissements sont en pratique « réservés aux plus défavorisés » (p. 293). On ne fera pas un mauvais procès à l'auteur qui reconnaît que cet « effet de loupe » ne vise pas à sous-entendre que la folie touche davantage les populations les plus défavorisées puisque « toutes les classes sociales sont touchées, sans exception ni préférence », mais on regrette néanmoins que les délires des populations issues des classes aisées ne soient pas analysés au même titre que ceux des classes défavorisées ; une approche comparatiste de la teneur sociale et politique du délire d'un ouvrier ou d'une couturière et de celui d'un aristocrate ou d'un haut fonctionnaire auraient permis de recenser et d'analyser les différents « champs sociaux historiques » investis. Cette remarque ne doit pas occulter l'intérêt des pages que consacre Laure Murat aux délires des indigents. Elle permet de constater que le délire brasse non seulement le politique, mais aussi le social, au point qu'on peut le dire « de compensation », à l'image de celui de ce propriétaire fraîchement monté à Paris qui mêle désir de puissance et nouvelle donne politique en étant persuadé en 1864 que « les Républicains l'appellent à la Dictature » (p. 292). À l'aune des exemples qu'elle invoque, Laure Murat peut affirmer que « le délire est, par conversion, un refuge qui a vertu de consolation » (p. 290).
- 13 Le dernier chapitre se présente comme une étude de cas de la séquence allant de la guerre de 1870 à la Commune, période « insécable » attendu que seule la continuité historique « donne sens au phénomène d'accrétion des traumatismes psychiques » (p. 296). Alors que l'insistance sur le traumatisme de la défaite a tendance à occulter l'impact des combats eux-mêmes sur le psychisme des soldats et des civils, Laure Murat montre que les archives transcrivant des délires mêlent « de façon inextricable » bombardement, insurrection et « fléaux » d'époque, comme l'alcoolisme. Les pages 298-304 consacrées aux différentes modalités du délire paranoïaque lié à la guerre sont à ce titre remarquables. Tandis que le délire abolit la frontière entre le possible et l'imaginaire, le



discours établi du médecin écrase en quelque sorte le discours irréprouvable de l'aliéné pour l'inscrire dans les cadres interprétatifs qu'il reconnaît. Comme Laure Murat, qui insiste sur leur valeur poétique, on reste étonné par la force de suggestion de ces archives laconiques qui en croisant le discours majoritaire du médecin et le discours minoritaire de l'aliéné condensent les peurs et les espérances d'une société. Cette distinction entre discours majoritaire et discours minoritaire demanderait à être approfondie, notamment dans une perspective que Laure Murat se contente d'ouvrir lorsqu'elle remarque que le discours majoritaire sur la Commune – par exemple celui qui institue la figure de la « pétroleuse » – est intériorisé par ceux ou celles qu'il définit, à l'instar de cette couturière « dont la manie de persécution consiste à être appelée "pétroleuse" » (p. 316). Ce passage aurait mérité d'être rapproché des conclusions de Charlotte Beradt<sup>12</sup> (que Laure Murat mentionne d'ailleurs dans son introduction) afin de comprendre comment, à la suite de processus d'intériorisation, le discours majoritaire génère lui-même des discours minoritaires clandestins comme le rêve ou le délire.

- 14 Davantage qu'un essai pour rien, *L'homme qui se prenait pour Napoléon* constitue un formidable appel à candidatures tant l'histoire politique de la folie reste à écrire. D'une lecture agréable, rempli de trouvailles archivistiques et de suggestions fécondes, ce livre souffre paradoxalement d'une introduction trop suggestive qui condamne à la déception le lecteur confronté bien souvent à une histoire politique et sociale de l'institution asilaire et de la pensée psychiatrique qui n'a au fond rien de neuf. Significativement, les passages les plus pénétrants sont ceux que Laure Murat consacre à l'analyse des délires eux-mêmes. Certes, nous n'aurons jamais un accès direct au délire de l'aliéné interné du XIX<sup>e</sup> siècle puisqu'il ne nous est parvenu qu'à travers la médiation du discours médical, mais cela ne signifie pas pour autant que l'analyse du délire ne conduit qu'à une analyse de la pensée psychiatrique. Puisqu'il s'agit d'aborder, comme l'auteur y invite, les différentes modalités de « construction intellectuelle de la folie et de ses rapports à l'histoire politique » (p. 18), pourquoi ne pas soumettre à la même analyse tous les moments où la folie se donne à lire directement, y compris lorsqu'elle est simulée ? Ainsi, la folie cesserait d'être ce « néant » ou ce « rien » dont parlait Foucault pour devenir un lieu d'où l'on parle et d'où l'on « brasse des races, cultures, continents, royaumes »<sup>13</sup>. L'historien n'a pas à formuler de diagnostic, peu lui importe que le délire soit réel ou simulé, inconscient ou conscient, ce qui doit l'intéresser, c'est la forme elle-même du délire envisagée comme modalité particulière de penser le politique et le social. « Quelqu'un qui délire, c'est à la lettre quelqu'un qui hante le champ social, le champ historique. Et la vraie question c'est : pourquoi, et comment il opère ses sélections »<sup>14</sup>. Cette analyse de ce que l'on pourrait appeler « l'effet Hamlet » irait ainsi – dans la tranche chronologique retenue par Laure Murat – de William Blake délirant la Révolution française comme une nouvelle Apocalypse<sup>15</sup> à Rimbaud délirant l'histoire de France de sa naissance gauloise à sa mort sous la mitraille de la guerre moderne<sup>16</sup>.

---

## NOTES

1. Michel DE CERTEAU, « Le rire de Michel Foucault », *Le Débat*, n° 41, septembre-octobre 1986 (p. 140-152).
2. Marcet GAUCHET, Gladys SWAIN, *La Pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Paris, Gallimard, 1980.
3. Jan GOLDSTEIN, *Consoler et classier, l'essor de la psychiatrie française*, Paris, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, « Les Empêcheurs de penser en rond », 1997.
4. Jan GOLDSTEIN, op. cit. p. 154.
5. Sophie WAHNICH, *L'impossible citoyen : l'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1997.
6. Jan GOLDSTEIN, op. cit., p. 154.
7. Jean Antoine LEBRUN-TOSSA, *La Folie de Georges ou l'ouverture du parlement d'Angleterre*, Paris, chez Barba, 1794.
8. Marcel GAUCHET, Gladys SWAIN, op. cit. p. 67. Quelques lignes auparavant, les auteurs estiment que cette « expérience de traitement "laïc" est grevée dès son commencement par un irrémédiable retard historique qui la voue à l'échec ».
9. Jan GOLDSTEIN, op. cit., p. 221.
10. Judith LYON-CAEN, *La Lecture et la Vie : les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.
11. Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie I. L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 102-104.
12. Charlotte BERADT, *Rêver sous le III<sup>e</sup> Reich*, Payot & Rivages, « Petite bibliothèque Payot », 2004.
13. Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, op. cit. p. 106.
14. Gilles DELEUZE, cours du 27 mai 1980 à l'université Paris 8 intitulé « Anti-Œdipe et autres réflexions », enregistrement et transcription disponibles à l'adresse suivante : [http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id\\_article=68](http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=68).
15. William BLAKE, « La Révolution française », *Œuvres III*, Paris, Aubier-Flammarion, 1980, p. 113-155.
16. Arthur RIMBAUD, « Mauvais sang », *Une Saison en enfer*, Bruxelles, Alliance typographique (M.-J. Poot et compagnie), 1873, p. 5-12.